

« Tauromaquia »

Michel Biron

Number 59, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27537ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Biron, M. (1991). Review of [« Tauromaquia »]. *Jeu*, (59), 191–192.

quarante-huit heures pour prouver sa loyauté et démasquer celui qui l'a joué.

Si la violence, verbale et physique, est omniprésente tout au long de la pièce, on retrouve aussi beaucoup de tendresse et d'amitié dans le non-dit du texte, dans ce qui n'est pas clairement exprimé, dans tout ce que les silences et les conversations d'apparence banale nous permettent de ressentir. L'attachement de Mélanie pour Jack se révèle parcimonieusement au travers de ses interrogations, de l'aide qu'elle lui procure. Mentionnons aussi la très belle scène où Jack retrouve son père pour lui emprunter de l'argent : sur un ton bourru et sans le chercher vraiment, les deux feront le point, et c'est Jack qui se départira des derniers dollars qui lui restent.

Il s'agit d'une pièce brutale, mais aussi touchante, d'un suspense qui surprend le spectateur quand il se retrouve haletant, lui-même pris au jeu de ce règlement de comptes. Par sa mise en scène dynamique, Gil Champagne amène les comédiens à suivre les pas d'un véritable ballet acrobatique au milieu de carcasses de voitures disposées sur plusieurs niveaux. Les comédiens bondissent littéralement au milieu de ce tas de ferraille; l'audace des mouvements traduit magnifiquement bien la témérité des personnages. Tous les comédiens évoluent avec une grande aisance dans ce dispositif de Jean Hazel, certains semblant même faire office de cascadeurs; leurs propos n'en restent pas moins touchants et l'authenticité de leur jeu demeure sans failles. Peut-être l'interprétation la plus remarquable était-elle celle de Marco Poulin qui, dans le rôle de Jack, alliait une aisance physique exceptionnelle et une vérité de jeu troublante. Cette production marquante et de grande qualité clôturait malheureusement hâtivement la saison 1990-1991 du Théâtre de la Bordée.

jean-louis tremblay

«tauromaquia»

Texte de Simone Chartrand et d'Antoine Laprise, assistés de Sylvie Bouffard, Gérald Gagnon, Marie Laliberté, Manon, Danielle Nolet et Philippe Soldevila. Mise en scène : Philippe Soldevila, assisté de Marie Laliberté; décor, costumes et régie : Lucie Larose; assistance aux costumes : Marie-Chantale Vaillancourt; éclairages : Christian Fontaine; musique originale : Marc Vallée. Avec Sylvie Bouffard, Marie Brassard, Gérald Gagnon, Danielle Nolet, Marc Vallée et Rosa Zacharie. Production du Théâtre Sortie de Secours, présentée à la Salle Fred-Barry du 13 février au 9 mars 1991.

ultime corrida

Même sans évoquer les auteurs et les peintres qui servent de caution à qui veut en dire du bien, la tauromachie est un immense réservoir de symboles dans lequel tout jeune créateur risque de s'abîmer. En choisissant ce thème excessivement chargé, la troupe québécoise Sortie de Secours, dirigée en cette occasion par Philippe Soldevila, n'évite ni les naïvetés ni les lourdeurs, mais sa *Tauromaquia* s'arrange étonnamment bien de ses défauts et compense les effets de surenchère et de gravité par la fraîcheur et le rythme.

Pedro apprend dès la petite école qu'il souffre d'hémophilie et que la moindre hémorragie externe peut lui être fatale. Sa maladie, sa timidité naturelle et son ascendance espagnole l'isolent de ses camarades québécois et engendrent de compréhensibles complexes dont le plus visible concerne sa relation avec les filles. Sa mère, après s'être séparée de l'homme pour lequel elle avait traversé l'Atlantique, l'envoie pour quelque temps dans sa famille, en Espagne. Entre les bancs de sa nouvelle école et la maison de ses aïeux, il est rapidement initié à la culture tauromachique. Exotique au premier abord, l'Espagne lui devient familière, et le gamin ne se pose pas trop de questions lorsqu'il voit sa grand-mère arroser avec du sang de taureau la tombe de son grand-père. Après avoir refusé qu'on l'appelle Pedro, il interdit ensuite qu'on l'appelle Pierre; après s'être montré obéissant, le voicy autoritaire et presque brutal. La métamorphose s'opère alors que le jeune homme, de retour à Québec, apprend que sa maladie s'est transformée à son insu en une pathologie mortelle et

meurtrière : le sang, qu'on lui a transfusé à coups de gallons depuis l'école primaire, porte en ses atomes le virus du SIDA. Épris d'une étudiante qui remarque le changement sans se l'expliquer, il lâche tout et retourne en Espagne. Celle-ci l'y suivra, et l'ultime rencontre amoureuse qui se produit alors mime tragiquement la corrida : les deux corps se livrent à une danse vouée à la mise à mort.

Pièce biculturelle, construite autour de nombreux personnages, découpée en séquences rapides, fondée sur des oppositions générales (le monde de l'enfance et l'arène ensablée de la corrida, l'amour et le sang, la vie et la mort), *Tauromaquia* s'inscrit d'elle-même dans le sillage des travaux du Théâtre Repère et de Robert Lepage. Même énergie, serait-on tenté de dire, laquelle est peut-être la conséquence la plus visible de la formule «création collective». La pièce semble avoir été conçue autour d'effets de relance, tantôt heureux, tantôt gratuits. Les meilleurs moments sont ceux qui mettent en scène les enfants ou les adolescents, dont les dialogues sont vifs et souvent drôles (les personnages adultes ont tous en revanche quelque chose de poussiéreux); les moins bons, par exemple la scène où Pedro contamine délibérément et sans motif une femme rencontrée par hasard, semblent plaqués sur le scénario afin d'accentuer le tragique. À la différence de Lepage, le symbolique ne naît pas ici d'objets quelconques (les boîtes de souliers, la cabane de gardien, les valises de *la Trilogie des dragons*), mais de motifs littéraires : le sang, la corrida, la famille, etc. Ceux-ci n'ont pas la même portée théâtrale, en ce sens qu'ils ne se donnent pas à voir directement (on ne voit pas le sang couler, on l'imagine seulement). D'une manière moins plastique et plus narrative que ce n'était le cas de *la Trilogie des dragons* du Repère, le Théâtre Sortie de Secours devra, dans ses prochaines productions, préciser davantage ses choix esthétiques, s'il veut éviter de rester dans l'ombre du grand frère.

michel biron

Tauromaquia du Théâtre Sortie de Secours : «dans le sillage des travaux du Théâtre Repère». Photo : Yves Dubé.

